

Vaincre la mort **1975 Ouchy)**

Par Maurice Zundel (*Neuchâtel 1897 -*

Saint Augustin a écrit ses *Confessions* aux environs de l'an 399-400. Dans cette œuvre, il y a au Livre 10 une révélation singulièrement émouvante de son itinéraire : «Tard, je t'ai aimée, Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, tard je t'ai aimée, et pourtant tu étais dedans, mais c'est moi qui étais dehors, et je te cherchais en me ruant sans beauté vers ces beautés qui sans toi ne seraient pas: tu étais toujours avec moi, mais c'est moi qui n'étais pas avec Toi. »

Il est impossible de mieux souligner cet évangile intérieur que nous portons tous en nous. Il s'agit bien, pour Augustin, d'un itinéraire de soi-même vers soi-même : il était au-dehors de lui-même et, tout d'un coup, il se trouve au-dedans de lui-même parce qu'il y a rencontré là Quelqu'un. Il a rencontré en lui une présence qui le rend présent à lui-même. La clé de son intimité, c'est justement cette présence qu'il ne connaissait pas, ou qu'il ne reconnaissait pas, parce qu'il était en dehors de lui-même comme il était étranger à cette présence.

Et voilà que, simultanément, dans le même éclair, dans la même libération, dans la même joie, il découvre à la fois son intimité et la clé de son intimité dans cette présence même. Il se rend compte de cette présence immédiatement reconnue, et qui était toujours donnée : Dieu était toujours «déjà là», c'était lui qui était absent. Mais ces termes d'Augustin, dans leur simplicité («dehors», «dedans»), nous empêchent de nous méprendre. Nous savons bien que c'est cela, l'itinéraire, et qu'il n'y en a pas d'autre.

Au fond, si nous ne trouvons pas Dieu, c'est parce que nous ne nous sommes pas encore rencontrés nous-mêmes, c'est parce que nous sommes *aliénés* à nous-mêmes — ce mot a fait fortune dans le marxisme. Nous sommes tous aliénés. Nous le sommes depuis le commencement, dès notre naissance, et nous le demeurons durant toute notre vie, tant que nous n'avons pas rencontré ce qu'Augustin appelait «*Vita vitae*», la Vie de notre vie.

Il est impossible de rendre plus sensible la joie de la rencontre avec Dieu qu'en opposant le dehors au dedans. Cette opposition fait clairement apparaître que Dieu est vraiment la clé de notre intimité. Nous ne pouvons accéder à nous-mêmes qu'à travers Dieu. C'est lui qui est l'espace de lumière où notre dignité prend un sens, un espace où il apparaît vraiment comme un bien commun, un centre universel, une source, une origine, une valeur infinie.

Mais si cette rencontre avec Dieu est la condition pour accéder à nous-mêmes, s'il nous est impossible de nous connaître sans le connaître et de vivre sans accéder jusqu'à lui, qui est la Vie de notre vie, c'est qu'auparavant nous étions morts. Etre mort, c'est être en dehors de soi-même. C'est pourquoi se demander s'il y a quelque

chose après la mort devient une question vide de sens.

La question n'est pas de savoir si l'on sera vivant après la mort, mais d'abord d'être vivant avant la mort... Car justement, le sens de notre existence et l'appel de l'Évangile, c'est de vaincre cette mort qui fait de nous-mêmes un appendice de notre biologie, un simple résultat des forces physico-chimiques et organiques qui se sont croisées au moment de notre conception.

Dans l'ordre biologique, notre existence ne diffère évidemment pas de celle des animaux. Nous sommes plantés dans l'univers, comme eux. Comme eux, nous sommes une branche d'une même évolution. Et, tant que nous sommes ce résultat, ou cette résultante, nous n'existons pas. Si nous nous laissons porter par notre biologie, nous sommes déjà morts, car il n'y a aucune raison de revendiquer pour notre biologie une durée quelconque. Pourquoi notre biologie serait-elle plus sacrée que celle d'une punaise ou d'un chacal ?

Il est clair que l'immortalité n'a aucun sens si elle n'est pas l'éternisation de notre vie aujourd'hui. Être dehors ou être mort, c'est une seule et même chose. Se laisser porter par sa biologie ou être mort, c'est une seule et même chose.

C'est pourquoi la majorité des hommes sont déjà morts, parce qu'ils n'ont pas vaincu la mort, parce qu'ils sont livrés aux forces aveugles qui sont à l'œuvre dans l'univers. Ils sont déjà morts parce qu'ils ne se sont jamais rencontrés eux-mêmes, parce qu'ils n'ont pas eu accès à la Vie de leur vie. Ils sont déjà morts parce qu'ils ne sont pas entrés dans cette communion avec la présence qui est le cœur et la clé de leur intimité. Ils sont déjà morts parce qu'ils ne sont pas devenus une source et une origine, parce qu'ils n'ont rien créé, alors que l'homme n'est homme qu'au moment où il devient un créateur et de soi-même et de l'univers, en offrant à Dieu le berceau vivant d'un cœur transparent à sa lumière.

Le véritable néant pour l'homme, c'est l'absence de cette dimension humaine qui constitue notre dignité. Là où manque la dimension humaine, c'est vraiment pour l'homme le néant. Et là, au contraire, où la vie jaillit comme de sa source, quand la vie devient un dialogue d'amour, quand elle triomphe de toutes ces forces aveugles qui font de nous simplement un morceau de l'univers, cette vie alors devient éternelle. Elle devient un centre où toute l'histoire se recueille, se condense, se récapitule et fait un nouveau départ.

Comme Rilke l'a magnifiquement noté, chaque regard d'un enfant qui naît, c'est la naissance d'un nouvel univers. C'est du moins la possibilité de la naissance d'un univers encore inconnu qui prendra dans ce regard une perspective nouvelle, qui deviendra dans ce cœur une offrande et une oblation nouvelle et qui sera, par cette vie devenue source et origine, un nouveau départ.

«Tu étais dedans, mais moi j'étais dehors. Tu étais toujours avec moi, mais c'est

moi qui n'étais pas avec toi.» Mais dès que la communication s'établit et que Dieu devient la respiration de l'être tout entier, à ce moment-là, la vie s'éternise et l'homme, devenu source et origine, porte l'univers dans la seule dimension qui le rende accessible à l'intelligence. Il porte un univers qui intéresse l'Esprit, qui nourrit la quête et la recherche du savant et qui donne à l'artiste le motif d'une contemplation inépuisable.

De fait, tous les chefs-d'œuvre, que ce soit les admirables figures d'Abou Simbel, ou les têtes modelées il y a 3000 ans par l'art sumérien, que ce soit les temples indo-chinois, mexicains ou grecs, ou les cathédrales romanes ou gothiques, que ce soit un lavis ou une eau-forte japonaise, tous les chefs-d'œuvre nous émeuvent parce que, de l'un à l'autre, nous faisons la même rencontre : ils sont centrés sur la même présence. Devant tous les chefs-d'œuvre, qu'ils soient plastiques, picturaux ou sonores, nous avons le même mouvement d'émerveillement, parce que nous y *reconnaissons* la même présence, suggérée sous mille aspects différents. Nous reconnaissons ce moment où l'artiste, tout d'un coup, a été ravi, comblé, où il était délivré de lui-même, où il s'est senti au contact d'une source infinie et où il a pu imprimer dans la matière le souvenir, l'émotion et la durée éternelle de cet instant.

Si l'humanité est si soucieuse de conserver les chefs-d'œuvre dont elle a hérité du passé le plus lointain, si cela lui fait honneur, c'est parce que chaque chef-d'œuvre est, à sa manière, le sacrement visible, sensible de cette rencontre unique.

C'est parce que toutes les œuvres d'art processionnent vers la même beauté, qu'elles s'organisent toutes autour du même centre, qu'elles respirent dans la même présence et qu'elles nous communiquent la même joie et le même amour.

Si les œuvres d'art sont aussi vénérables et si elles sont sacrées, c'est parce qu'elles portent l'empreinte de ce moment unique où l'artiste s'est dépassé dans la contemplation et s'est perdu de vue dans ce dialogue qui est la Vie de notre vie. Alors, à combien plus forte raison l'homme lui-même, quand il vit de cette beauté et de cette harmonie, quand il est tout entier devenu cette musique, devient-il un centre, un centre éternel.

De la circonférence où il s'égarait et s'épuisait, l'homme, en Dieu, est relié au centre et devient lui-même un centre où toute l'histoire s'organise, où la vie reprend signification, où toute réalité transparaît à travers un visage. Le monde devient visage, le monde devient quelqu'un. Le monde n'est plus une chose, il n'est plus un obstacle ou une opacité, un refus, une condamnation de l'esprit. Le monde devient lisible pour l'esprit. Il devient cet immense livre où saint Bonaventure voulait lire la Trinité. Il cesse d'être dehors, il devient lui-même une réalité du dedans parce qu'il y a désormais une ouverture, un lien, une communication, une relation qui s'établit entre toutes choses, et toute chose devient une référence à la même présence, indique le même Visage et nous reconduit à la même source.

Il est donc vain de se demander pourquoi les morts ne reviennent pas. Cela ne

signifie rien du tout parce que, dans le monde de l'esprit, la connaissance est une naissance. Elle suppose une intimité, une communication, une identification. Et il y a tant de néant et tant d'absence dans les conversations qui occupent la plupart de nos journées qu'il est impossible que le visage humain puisse se révéler dans ces mots, ces mots qui marchent tout seuls, ces mots passionnels, qui sont simplement l'expression de nos limites et de nos servitudes.

De fait, il y a des êtres qui semblent masqués à un degré incroyable. On dirait qu'ils ne font pas autre chose que dissimuler leur être véritable. Ils paraissent ne songer qu'à se camoufler parce qu'ils n'ont pas confiance, parce qu'ils ne font pas crédit au regard des autres.

Et il arrive parfois qu'un de ces visages, soudain, apparaisse. Le masque se déchire et, derrière tout ce *make believe*, tous ces faux semblants et ces jeux d'artifice, on découvre enfin l'authenticité déchirante d'une âme, d'un esprit, enfin d'une existence où la dimension humaine surgit dans la détresse, dans la solitude, dans l'appel, dans la nuit. Enfin on la sent, elle est là. Et puis, soudain, on découvre dans cette immense absence la présence qui l'a presque comblée. Dans ce *de profundis*, comme dans celui qu'Oscar Wilde a écrit en prison, on retrouve enfin la présence unique qui est la Vie de notre vie.

Il s'agit donc de vaincre la mort, aujourd'hui même. Le ciel n'est pas là-bas : il est ici ; l'au-delà n'est pas derrière les nuages, il est au dedans. L'au-delà est au dedans, comme le ciel est ici, maintenant. C'est aujourd'hui que la vie doit s'éterniser, c'est aujourd'hui que nous sommes appelés à vaincre la mort, à devenir source et origine, à recueillir l'histoire pour qu'elle fasse à travers nous un nouveau départ. Aujourd'hui, nous avons à donner à toute réalité une dimension humaine pour que le monde soit habitable, digne de nous et digne de Dieu.

Mais le témoignage d'Augustin porte encore plus loin. «Tu étais dedans, moi j'étais dehors. Tu étais toujours avec moi, mais c'est moi qui n'étais pas avec toi.» Ce témoignage signifie que Dieu est notre liberté — et cela est d'une conséquence infinie —, parce que, tant que nous ne l'avons pas trouvé, nous sommes aliénés à nous-mêmes, étrangers à nous-mêmes, incapables de nous atteindre, esclaves par conséquent de notre biologie, soumis aux servitudes des forces physico-chimiques et aux courants du psychisme animal qui se prolongent en nous.

Mais quand l'homme a atteint au-dedans de lui-même, il y reconnaît immédiatement la présence qui est la clé de son intimité. Il comprend aussitôt que c'est là le sceau de la divinité. Dieu ne peut pas être atteint par le dehors. Il ne peut pas nous contraindre ou nous imposer quoi que ce soit parce que le signe de son passage, la signature de son action, la caution infaillible de sa présence, c'est que nous passons du dehors au dedans.

Qu'est-ce que c'est que le dedans sinon une autonomie inviolable ? Quelle est la

joie de l'amour du vrai, qui est si rare et d'autant plus précieux ? Quelle est la joie du véritable amour, sinon d'être une rencontre intérieure si délicate, si respectueuse, si agenouillée et si silencieuse qu'aucune contrainte n'est imaginable, car, dès que la contrainte entre dans l'amour, l'amour est dévasté.

L'amour respire dans la liberté et réclame une autonomie inviolable. Il est un secret qui ne se peut vivre que par voie d'identification. Il faut devenir l'autre pour atteindre à soi-même. Il faut s'effacer, se quitter soi-même. Il faut s'élargir, s'immensifier et devenir pour l'autre un espace illimité. Il faut enfin lui apporter la présence infinie où il pourra enfin être lui-même, où il respirera à pleins poumons, où il pourra enlever son masque et révéler son vrai visage.

Le dedans ou l'autonomie, le dedans ou l'inviolabilité, le dedans ou la spontanéité et la liberté absolue, c'est une seule et même chose. Augustin nous le dit dans les termes les plus formels. C'est Dieu qui est dedans. C'est nous qui sommes dehors. Et quand nous cessons d'être dehors, c'est parce que, à ce moment-là, à travers lui et en lui, aimantés et délivrés par lui, immensifiés par lui, nous sommes devenus une intimité inviolable.

Comment Dieu pourrait-il empiéter sur notre liberté ? Comment pourrait-il nous prédestiner à quoi que ce soit ? Comment pourrait-il décider de notre sort alors que le vrai Dieu, le seul qui soit connaissable et le seul qui se révèle à nous au cœur de notre intimité, celui des paroles éternelles d'Augustin, c'est celui qui scelle notre intimité, qui en consacre la dignité et la rend éternellement inviolable.

C'est donc tout le contraire de ce que l'on pouvait imaginer. L'homme est aliéné à lui-même tant qu'il n'est qu'une biologie qui se laisse porter par les forces aveugles qui sont à l'œuvre dans l'univers.

En effet, il est aliéné fondamentalement. Il n'est qu'un candidat à son humanité, il n'est pas encore un homme et ne le sera qu'au moment et dans la mesure où, sous l'aimantation de la présence qui ne cesse de veiller en nous, et répondant à cette aimantation, il deviendra enfin une intimité, où personne ne pourra pénétrer sans son aveu. Cette intimité sera si bien défendue que Dieu demeurera à genoux devant elle au lavement des pieds. Il ne peut pas forcer cette intimité, il ne peut que l'appeler et qu'engager avec elle un dialogue de réciprocité, un dialogue de générosité, ce dialogue nuptial que tous les mystiques ont chanté. C'est de ce dialogue d'amour dont parle l'Apôtre lorsqu'il dit: «Je vous ai fiancés à un époux unique pour vous présenter au Christ comme une vierge pure» (2 Co II,2).

Il est donc parfaitement clair qu'en rencontrant Dieu nous ne rencontrons pas un maître, un pouvoir despotique, une domination, un interdit, une limite. Au contraire, en le rencontrant, nous nous rencontrons ; en le rencontrant, nous accédons à notre intimité ; en le rencontrant, nous scellons notre dignité ; en le rencontrant, nous découvrons notre liberté.

L'immense majorité des hommes ne le savent pas. L'immense majorité des croyants ne le savent pas, car ils sont encore tournés vers un faux Dieu, un Dieu extérieur, un Dieu dans l'espace atmosphérique, un Dieu qui contraint, qui limite, qui menace, qui terrifie, un Dieu qui tue, alors qu'Augustin le rencontrait comme la Vie, la Vie de la vie.

Il s'agit donc de nous défaire de cette idolâtrie, si fréquente chez nous et dans laquelle d'ailleurs nous retombons dès que nous cessons d'écouter et de nous émerveiller. *Dieu*, pourrait-on dire, *c'est quand on s'émerveille*. Dieu, c'est quand on découvre tout d'un coup le visage de la beauté. Dieu, c'est quand on perçoit une valeur infinie. Dieu, c'est quand résonne la musique de l'éternité. Dieu, c'est quand l'homme ne se voit plus parce qu'il n'est plus qu'un regard vers cette présence qui l'appelle, qui l'aimante, qui l'oriente, qui le délivre en le comblant.

Et tout est là: il s'agit pour nous de *recréer* toutes les occasions de nous émerveiller, qui ont suscité l'immense procession des œuvres d'art. Car c'est dans la mesure où nous serons centrés sur cette beauté, toujours inconnue et toujours reconnue, que nous nous quitterons sans y penser et que, à nouveau, nous accéderons à nous-mêmes en passant du dehors au dedans et en retrouvant l'attente éternelle de Dieu, qui était toujours déjà là, bien que nous fussions si longtemps distraits, absents et inattentifs.

Nous sentons bien que nous sommes ici en pleine vie. Et c'est là que Jésus veut nous conduire: «Je suis venu pour qu'ils aient la vie et que la vie en eux soit débordante. » « O vie, disait Nietzsche, dans tes yeux j'ai plongé mon regard, et dans un abîme il me semble pénétrer ! » C'est là ce que veut le Seigneur. Il ne s'agit pas que notre vie se ratatine et se rabougrisse: il s'agit qu'elle prenne toutes ses dimensions. Le vrai chrétien n'est pas celui qui s'aplatit dans le sentiment d'une perpétuelle mendicité, mais celui qui, ne se regardant plus, parce qu'il se perd dans l'éternelle Beauté, ne pense plus, comme François, qu'à chanter la terre, à chanter le soleil, à chanter la lumière, à chanter les étoiles, à chanter les couleurs, à chanter les fleurs, parce que le monde est devenu infini, parce qu'il apparaît comme le don d'une tendresse incomparable qui s'échange avec nous-mêmes. Désormais, on n'est plus hors de la maison. On a trouvé enfin son foyer, et dans ce foyer le cœur qui bat dans le nôtre, le cœur qui est le Dieu vivant, le cœur du premier amour qui est aussi l'origine, la source, la caution et le phare de notre grandeur et de notre liberté.

Nous voulons donc graver dans notre esprit cet itinéraire de saint Augustin. Nous voulons garder comme des pôles de lumière ces deux mots si simples : dehors, dedans. «Tu étais dedans, et moi j'étais dehors. Tu étais toujours avec moi, mais c'est moi qui n'étais pas avec toi. »

Nous garderons ce critère de la présence divine, le seul critère : quand on est libre, quand on ne se regarde plus, quand on ne tourne plus autour de soi, quand on ne veut contraindre ni soi ni personne, quand on est un espace où la vie respire en soi et autour de soi.

Quand le monde est plus beau, alors c'est que Dieu est là, c'est qu'il est en train de passer, c'est que toute chose retourne à son origine et se met à chanter.

Il y a une immense poésie dans ce livre qu'Augustin appelait — c'est du Verbe qu'il s'agit — l'éternelle poésie du Père. Cette poésie vivante et vivifiante transforme. Elle fait de toute réalité un symbole et un sacrement parce que le vrai monde n'est pas encore. Le monde éternel n'est pas encore, sinon comme un espoir, un appel, un signe incomparable dans la procession des œuvres d'art.

Mais finalement toute cette procession va vers un sanctuaire qui est intérieur à nous-mêmes. Elle va vers ce tabernacle que nous avons à devenir, car ne savez-vous pas, clame l'apôtre, que vos corps sont les temples de Dieu, que l'Esprit habite en vous, et que vos corps sont les membres de Jésus Christ (I Co 3,16) ?

Laissons un peu d'espace autour de cet immense poème de la création qui revient à son origine, pour que ce poème s'organise en nous et qu'il devienne vraiment le chant de notre vie.

Pourquoi continuer à abîmer la vie ? Pourquoi faire le jeu de la mort et nous livrer à cette athérosclérose de l'esprit et du cœur qui fait de tant d'êtres des vieillards précoces ? Pourquoi ne pas aller vers le Dieu de l'éternelle jeunesse et de l'éternelle beauté ? Pourquoi ne pas donner à notre existence sa pleine dimension, puisque l'Évangile nous en découvre l'immensité, puisque Dieu nous attend au cœur de notre intimité, puisque c'est la gloire de Dieu que notre vie soit immense, puisque Jésus est venu pour que la vie soit en nous, et qu'elle soit débordante (*cf.* Jn 10,10).

Le Caire, le 28 mars 1961